

ANDRÉ CARPENTIER

DYLANNE ET MOI

Roman



Boréal

Extrait de la publication

Les Éditions du Boréal
4447, rue Saint-Denis
Montréal (Québec) H2J 2L2
www.editionsboreal.qc.ca

DYLANNE ET MOI

DU MÊME AUTEUR

Axel et Nicholas, suivi de *Mémoires d'Axel*, roman, Éditions du Jour, 1973.

L'aigle volera à travers le soleil, roman, Hurtubise HMH, 1978 ; Bibliothèque québécoise, 1989.

Rue Saint-Denis, nouvelles, Hurtubise HMH, 1978 ; Bibliothèque québécoise, 1988.

Du pain des oiseaux, nouvelles, VLB, 1982.

Journal de mille jours. Carnets 1983-1986, XYZ/Guérin, 1988.

De ma blessure atteint et autres détresses, nouvelles, XYZ, 1990.

Carnet sur la fin possible d'un monde, nouvelles, XYZ, 1992.

Gésu Retard. Fait divers montréalais en huit journées et dix-sept dictées sur le temps vécu, roman, Boréal, 1999.

Mendiant de l'infini. Fragments nomades, récit, Boréal, 2002.

Ruelles, jours ouvrables. Flâneries en ruelles montréalaises, récit, Boréal, 2005.

Extraits de cafés. Flâneries en cafés montréalais, récit, Boréal, 2010.

André Carpentier

DYLANNE ET MOI

roman

Boréal

© Les Éditions du Boréal 2012
Dépôt légal : 1^{er} trimestre 2012
Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Diffusion au Canada : Dimedia
Diffusion et distribution en Europe : Volumen

*Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales
du Québec et Bibliothèque et Archives Canada*

Carpentier, André

Dylanne et moi

ISBN 978-2-7646-2169-1

I. Titre.

PS8555.A761D94 2012 C843'.54 C2011-942471-1

PS9555.A761D94 2012

ISBN PAPIER 978-2-7646-2169-1

ISBN PDF 978-2-7646-3169-0

ISBN ePUB 978-2-7646-4169-9

*Rien ne nous garantit [...] qu'il existe le
moindre rapport entre ce qui se passe et
l'idée qu'on s'en fait.*

PIERRE BERGOUNIOUX, *Où est le passé*

PARTIE UN

Lent, sans presser

(Éric Satie, *Gnossienne n° 4*)

La première rencontre (août 2007)

Prenons les choses en feignant qu'il soit possible d'attribuer un commencement à une histoire...

Un mois auparavant, j'avais répondu à une petite annonce personnelle parue dans un hebdomadaire culturel branché, que je feuilletais pour une rare fois, allez savoir pourquoi. La petite annonce proposait « une expérience artistique à deux ». Le libellé précisait : « de préférence avec une personne qui serait tout le contraire d'artiste ». L'avertissement « Galants s'abstenir », qui avait dû en désenchanter plus d'un, m'avait mis en confiance, sans doute à cause de son élégance.

La proposante signait Mademoiselle Dylanne, un prénom qui lui aurait été donné par des parents qu'elle qualifiera plus tard de « poteux » des années soixante-dix, des admirateurs de Bob Dylan qui

l'auraient conçue durant la Nuit de la poésie. Elle serait donc née dans le découlant de la crise d'Octobre. Nul ni rien n'est jamais à l'écart de l'Histoire.

J'avais eu avec elle un assez long échange de courriels, j'imagine comme quand une agence de rencontre met deux individus en rapport, avec commentaires, réponses, photos et tout et tout. Malgré mes inquiétudes, car je ne croyais pas avoir la fameuse fibre artistique, et contre mes demandes répétées, elle avait habilement négligé de m'informer sur la nature exacte de ladite expérience. Elle était même allée jusqu'à prétendre que le sens profond de cette « aventure » viendrait de moi, alors que je ne savais même pas de quoi il s'agissait. « Une aventure ? » m'étais-je étonné. « Une expérience, oui... », avait-elle aussitôt corrigé.

Tout ce que j'avais pu comprendre, c'était que les « deux » de l'expérience seraient elle et moi, sans toutefois être certain qu'elle ne la mènerait pas aussi avec d'autres.

Elle m'avait posé des questions en tous genres, en apparence anodines, fouillant à peu près tous les aspects de ma personne, s'intéressant cependant moins à mon parcours professionnel, à mes liaisons ratées, qu'à mes manies, à mon caractère, à ces règles de vie qu'on m'avait inculquées avec mon plein consentement, que j'appelais alors mes

loyautés et qu'elle avait plutôt désignées comme mes « foutus moulages ». Mais peut-être, par ce langage cru, avait-elle cherché à évaluer ma capacité à me départir, au moins temporairement, de mes bonnes manières.

Je ne lui cachai rien, pas même le fait que, quelques semaines auparavant, on m'avait retiré du corps ce que j'appelais mon banc de piranhas. Que j'étais donc en convalescence et tout à la fois en attente de voir si des petits avaient essaimé dans mon organisme. Et que pour la première fois de ma vie je ressentais une forme d'ennui. Non pas la lassitude causée par une besogne répétitive ou par l'absence soudaine de tâches, mais une morosité sortie de ma nuit des temps. Une tristesse envahissante, au moment où je faisais un retour sur toute une vie se résumant à peu. J'étais certes devenu médecin, j'avais même cofondé une clinique, mais — était-ce par sens du devoir ou par facilité? — j'avais rapidement fait bifurquer ce que j'appelais déjà ma carrière vers l'administration sociale, les accointances politiques, les postes de prestige...

Finalement, j'avais franchi avec succès l'épreuve de sélection. Mademoiselle Dylanne m'avait proposé un rendez-vous à son atelier, au milieu d'un quartier que je n'avais pas l'habitude de fréquenter. Et comme j'éprouvais l'urgence

d'aller voir ailleurs ce que la vie avait à m'offrir et que l'aspect mystérieux de sa proposition m'intriguait, j'avais acquiescé à sa volonté. J'ignorais alors que l'acquiescement serait le refrain de ma relation avec elle.

* * *

C'était donc un de ces après-midi d'yeux bouffis et de sensibilité à la lumière. J'avais buté une partie de la nuit contre des désagréments de tête et d'estomac. En fait, contre cette sensation générale de mal-être que connaît tout individu incertain d'un jour recouvrer la santé... Mais toujours est-il qu'à l'heure docile des bureaux, dès après le lunch, je me présentai à l'adresse qu'on m'avait indiquée, oh ! je dirais à peine un quart d'heure avant les quatorze heures convenues.

Il y a des gens comme ça, incurablement comme ça, ponctuels et attachés à des règles de conduite qu'ils n'oseraient prétendre à eux seuls, vu qu'elles sont aussi le fait de toute une certaine bonne société à laquelle ils s'identifient. Des règles de conduite qui souvent décident pour eux.

Il s'agissait d'une de ces anciennes manufactures reconverties en lofts et en ateliers d'artistes. Je gravis les escaliers à une allure de convalescent,

jusqu'au dernier étage, longuai un long corridor et, devant la porte de Mademoiselle Dylanne, attendis le bip de ma montre avant de frapper. Mais une minute avant l'heure, j'entendis quelqu'un monter l'escalier à la course, puis aperçus une silhouette marchant vivement vers moi tout le long du corridor, dans le sens contraire de sa casquette, l'imper de polyester balayant l'air derrière elle. Ça ne pouvait être que cette Mademoiselle Dylanne ! Je sus tout de suite, par le chant de sa démarche, que chez elle le langage corporel était premier.

Elle sourit sans me regarder et sans répondre au « Bonjour » que je lui adressais. Je n'eus que le temps tout juste de lui trouver un air fuyant qu'elle déverrouillait hâtivement quelques serrures, non sans tâtonner avec les clés sur les barillets.

— Êtes-vous Mademoiselle Dylanne?...

Mais elle s'engouffrait déjà dans l'enclave d'un loft pourvu de fenêtres exubérantes de clarté, tandis que je restais sur le pas de la porte. Et ce n'est qu'une fois basée au cœur de l'immense pièce, débarrassée de sa casquette, de son imper et de ses chaussures de sport, seyante dans une espèce de robe t-shirt couleur chair — mi-sable, mi-vanille —, qu'elle me fit enfin face.

— C'est bien moi. Mais faites-moi grâce du mademoiselle, voulez-vous !

Bien que diffusément, je sentis aussitôt, chez cette femme à la complexion délicate, quelque chose de très intense, une forme d'appel énigmatique. Un cri silencieux venu des profondeurs de l'être... Sur le moment, je n'aurais su en dire davantage. Et même encore aujourd'hui, cette histoire achevée. Si on veut bien croire qu'une histoire puisse avoir une fin.

* * *

C'était un loft spacieux et plutôt dépouillé, sauf pour un ensemble de spots suspendus qui conféraient à la pièce un aspect plateau de cinéma, et de grandes banderoles accrochées aux murs, en quelque sorte des fresques représentant, dans un style inspiré des encres chinoises, des dizaines de personnages féminins en équilibre instable sur l'arête de diverses formes géométriques irrégulières. Quelques sculptures réalisées à partir d'éléments de recyclage, retailles de ferraille, pièces mécaniques et autres morceaux de métal usinés, occupaient le pourtour du loft. Deux autres sculptures, celles-là inachevées, se trouvaient vers le milieu de la pièce sur des espèces de tabourets.

Dans une gestuelle de chef d'orchestre, mon hôte leva les bras, donnant bien à voir ses manches

qui s'éployaient aussi large que des ailes d'ange sur le contre-jour. Puis elle ouvrit à moitié les stores de tissu cellulaire et un peu trois des quatre fenêtres, et toute grande l'une du milieu, laissant entrer un souffle humide, porteur d'odeurs de ville, et des jeux de lueurs encore plus éclatantes. Il faut dire que c'était un de ces après-midi d'éclairs de chaleur et de canicule, comme Montréal en subit tous les étés. L'air suffocant portait son propre murmure et ses traînées de brumes lumineuses. Ça sentait l'orage.

— Mais entrez, voyons...

J'eus un sourire tout intérieur. « Mais entrez, voyons... » me rappela une chose bien enfouie dans mes souvenirs d'enfant : une vieille émission de radio que ma mère écoutait tous les midis au moment où je rentrais de la petite école. « Toc-toc-toc », entendait-on. « Qui est là ? » demandait une voix féminine. « Les Joyeux Troubadours », répondait l'équipe de l'émission. « Mais entrez, voyons... » Et l'équipe, menée par le ténor léger, de chanter en chœur : « Ne jamais croire / Toutes les histoires / C'est comme ça qu'on est heureux... »

Je refermai la porte derrière moi.

* * *

Table des matières

PARTIE UN • *LENT, SANS PRESSER*

La première rencontre (août 2007)	11
La première séance	41
La première dédicace (avril 2008)	59

PARTIE DEUX • *AVEC CONVICTION*

ET AVEC UNE TRISTESSE RIGOREUSE

La deuxième rencontre (décembre 2008)	73
La deuxième séance	85
La deuxième dédicace (novembre 2009)	101

PARTIE TROIS • *AVEC ÉTONNEMENT*

Mars 2010	115
-----------	-----

PARTIE QUATRE • *LENT ET DOULOUREUX*

Février 2010	127
--------------	-----

CRÉDITS ET REMERCIEMENTS

Les Éditions du Boréal reconnaissent l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Fonds du livre du Canada (FLC) pour leurs activités d'édition et remercient le Conseil des Arts du Canada pour son soutien financier.

Les Éditions du Boréal sont inscrites au Programme d'aide aux entreprises du livre et de l'édition spécialisée de la SODEC et bénéficient du Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres du gouvernement du Québec.

Ce livre a été imprimé sur du papier 100 % postconsommation,
traité sans chlore, certifié ÉcoLogo
et fabriqué dans une usine fonctionnant au biogaz.



MISE EN PAGES ET TYPOGRAPHIE :
LES ÉDITIONS DU BORÉAL

ACHEVÉ D'IMPRIMER EN JANVIER 2012
SUR LES PRESSES DE L'IMPRIMERIE GAUVIN
À GATINEAU (QUÉBEC).

Dylanne et moi

J'étais sans faim ni autre soif que d'ajouter de l'inédit à ma vie, ou de la réorienter. N'était-ce pas, inconsciemment bien sûr, pour cette raison que j'avais accepté cette aventure artistique à deux ? Pour me retrouver, moi, dans une nouvelle expérience de vie, comme on se retrouve soi et soi seul en voyage, en relation de front à front avec la multitude ? Mais cela je le dis avec le recul. Sur le coup, je pensais plutôt à fuir.

Un homme répond à une petite annonce parue dans un hebdo culturel. Il est médecin et il est en convalescence à la suite d'un cancer. L'annonce parle d'« une expérience artistique à deux – galants s'abstenir ». Après quelques échanges de courriels, il se rend à l'atelier d'artiste de Dylanne, et il est déconcerté devant l'originalité du projet qu'on lui propose.

André Carpentier nous invite ici à une réflexion sur l'intériorité, la beauté, la complicité entre deux êtres, l'histoire envoûtante d'une improbable rencontre.

Nouvellier et romancier, André Carpentier est professeur au département d'études littéraires de l'UQAM.